

CELLE QUE J'AIME

MANDA PRODUCTION présente
Une production ELIE CHOURAQUI

Marc Lavoine Barbara Schulz Gérard Darmon

CELLE QUE J'AIME

Un film de Elie Chouraqui

Distribution :
Mars Distribution
66, rue de Miromesnil
75008 Paris
Tél. : 01 56 43 67 20
Fax : 01 45 61 45 04

Presse :
Moteur ! Dominique Segall et Grégory Malheiro
20, rue de la Trémoille - 75008 Paris
Tél. : 01 42 56 95 95
Fax : 01 42 56 03 05
presse@maiko.fr

Sortie le 22 avril 2009
Durée : 1h43

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.marsdistribution.com



Isabelle est une trentenaire célibataire (depuis qu'elle est divorcée). Elle est belle, sexy, drôle, émouvante, intelligente... Irrésistible ! Elle est numéro 2 d'un journal qu'elle a créé avec Brice son partenaire et qu'elle dirige d'une main de fer même pas recouverte d'un gant de velours ! Tous les hommes sont fous d'elle. Tous !

Trois en particuliers ! Son fils, Achille, 10 ans, qui depuis le divorce, vit serré contre sa mère l'aimant d'un amour fou, égoïste, possessif, sans place aucune pour un autre homme.

Jean son ex. Nutritionniste, nostalgique de sa passion pour Isabelle que sa maladresse (à lui) a transformée en échec.

Antoine, enfin, le nouveau venu, créateur de dessins animés qui depuis plus d'un an vit une liaison «cachée !» avec Isabelle. Cachée, puisqu'il n'est pas question qu'Achille et Jean soient au courant !

Et c'est au cœur de l'été brûlant, dans l'agitation du Paris dénudé du mois de Juillet, que tout va se nouer et se dénouer !

Entretien avec Elie Chouraqui

Comment est né le projet de CELLE QUE J'AIME ?

Jean-Marie Duprez, qui a cosigné le film avec moi, m'a apporté l'idée de départ. L'intrigue m'intéressait parce qu'elle rejoignait mes préoccupations sur les familles recomposées et la position du beau-père. Car l'irruption d'un homme ou d'une femme au sein d'un foyer provoque des drames, mais aussi des bonheurs dont on ne parle pas assez.

Comment s'est passée l'écriture ?

J'ai repris la trame initiale de Jean-Marie pour l'amener vers la comédie romantique. Bien que ma propension naturelle soit d'aller vers le tragique, j'ai voulu écrire un film léger et drôle - ce qui n'empêche pas, au bout du compte, qu'il y ait des moments d'émotion car les situations que je décris sont aussi empreintes de gravité. Pour autant, je voulais qu'on sente, dans le ton du film, la joie que j'ai eue à donner du plaisir au spectateur.

Le film est en prise directe avec la réalité familiale d'aujourd'hui...

Oui, parce que les rapports familiaux ont changé en profondeur. Aujourd'hui, les relations sont beaucoup plus directes entre parents et enfants : on peut presque tout dire à son père ou à sa mère, sans pour autant lui manquer de respect. On va même jusqu'à solliciter le point de vue des enfants, en essayant de les mettre en valeur.

Vous évoquez aussi le choc suscité par l'arrivée d'un beau-père.

Quand un gamin entre dans la chambre de sa mère et découvre un inconnu dans son lit, le choc peut être assez violent. En plus, cet homme se comporte avec l'enfant avec un mélange d'autorité bienveillante et de complicité, sous prétexte d'aimer sa mère. Ce sont donc tous ces sentiments étranges et contradictoires dont je voulais rendre compte.

Mais toujours avec gaieté...

Oui, parce que je suis convaincu que les familles recomposées apportent plus de bonheur que l'inverse. Il y a quelques décennies, les femmes qui n'aimaient plus leurs maris ou qui étaient trompées étaient contraintes de passer leur vie à leurs côtés et de s'occuper des enfants : elles étaient enfermées dans un carcan social générateur de détresse. Dans CELLE QUE J'AIME, je voulais parler de ce grand mouvement libérateur qui fait qu'aujourd'hui la femme est au cœur des choses. Désormais, elle a droit à tout en même temps, à l'égal de l'homme : un métier passionnant, un enfant, l'amour et le droit de se tromper de compagnon et d'en changer !

D'ailleurs, dans le film, Isabelle est une véritable figure d'autorité, à la fois chez elle, auprès de son ex-mari et dans son travail.

C'est sur elle que tout repose. Grâce à Isabelle, tous les hommes qui gravitent autour d'elle trouvent leur équilibre : son fils, Antoine, son nouveau compagnon, et Jean, son ex-mari qui ne se libérera d'elle que lorsqu'il comprendra qu'il n'y a plus d'amour entre Isabelle et lui. Elle incarne aussi l'équilibre du journal où elle travaille : elle n'hésite pas à se battre pour lancer un nouveau magazine alors qu'elle traverse un cataclysme entre son fils et l'homme qu'elle aime.

Dès les premiers plans, on a le sentiment que la caméra est amoureuse d'Isabelle...

C'est parce que dans ces moments-là, c'est son fils qui parle d'elle. Y a-t-il une femme dont on peut parler avec plus d'amour que sa propre mère ? Quand on a la chance d'avoir une mère qui vous a entouré d'amour, cela vous donne des bases extrêmement solides pour toute la vie.

Ce que j'aime bien dans cette scène d'ouverture, c'est que la voix-off n'est ni celle du petit Achille, ni celle d'un adulte : il s'agit du fils devenu adolescent. Le regard qu'il porte sur sa mère est celui d'un enfant qui est fou d'elle et qui nous dit que cette fille est géniale. J'ai maintenu l'ambiguïté le plus longtemps possible pour qu'on se demande qui parle.



À travers le personnage d'Isabelle, le film est aussi une déclaration d'amour à Paris.

J'aime ma ville, même si je suis parfois en colère contre les Parisiens ! Mais il n'y a pas une seule fois où je sois passé sur le pont de la Concorde ou le pont de l'Alma sans me dire que l'œuvre de l'homme, quand il est intelligent, est admirable. Quand je filmais ces plans d'Isabelle en train de courir, de prendre son bus ou de faire son marché, je voulais faire partager au spectateur le plaisir qu'elle éprouve dans ces moments-là. C'est le genre de jubilation qu'on ressent dans ces instants de grâce où l'on est amoureux et où l'on vit un week-end parfait : on va voir un bon film qui nous rend heureux, on sort de la salle sous une averse et on se réfugie dans un café tandis qu'un rayon de soleil vient caresser la vitre...

Antoine est un homme qui a une grande part de féminité...

Absolument. Pendant des siècles, les hommes ont lutté contre cette part de féminité qui est en nous tous. Aujourd'hui, on ne s'étonne plus qu'un homme éprouve de la tendresse pour un enfant et qu'il ait envie de s'en occuper. On ne s'étonne plus qu'il ait des attitudes jusque-là réservées aux femmes. Antoine incarne très exactement cette tendance-là : il montre ses sentiments, sa détresse et son amour. Pour moi, le machisme est un comportement d'un autre âge. Les hommes qui veulent montrer qu'ils sont des hommes ne sont plus des hommes. À l'inverse, ceux qui n'ont pas besoin de le montrer sont des hommes au sens noble du terme. Du coup, un type comme Antoine est bien avec les femmes parce qu'il se sent en harmonie avec elles. Il n'est plus dans la lutte hommes-femmes parce qu'il a compris que cette lutte est dépassée.

Comment avez-vous eu l'idée d'en faire un auteur de dessins animés ?

C'est un métier génial et je me suis mis moi-même à écrire des bandes dessinées depuis un an. Surtout, je voulais montrer le côté enfantin d'Antoine : un homme qui, à 40 ans, crée des personnages d'animation possède une sensibilité proche de celle d'un enfant. D'ailleurs, il est particulièrement attentif aux problèmes d'Achille.

Ce qui n'empêche pas Achille de se méfier de lui...

Les enfants sont toujours méfiants de ce qu'on leur dit. Comme lorsqu'Antoine lui dit qu'il est champion d'Europe de pêche au gros sur petite ligne : Achille n'en croit pas un mot, mais constate au final que c'est vrai. Ce que j'aime chez Antoine, c'est qu'il est généreux avec lui et qu'il lui parle franchement : il lui avoue qu'il ne connaît pas grand-chose aux enfants, mais qu'il aime sa mère.

Quel est votre regard sur Achille ?

Il n'est pas égoïste, mais il protège son père. C'est toujours ce qui se produit avec les beaux-enfants : ils espèrent que leurs parents vont se remettre ensemble et estiment que leur devoir est de ne pas aimer cet intrus qu'est le beau-père ou la belle-mère.

Dans le film, Achille va très loin !

Oui, mais je pense qu'un enfant est capable d'aller dans ce genre d'excès. D'ailleurs, par la suite, il sera d'autant plus dans l'excès d'amour et de tendresse vis-à-vis d'Antoine. Beaucoup d'adultes qui ont aujourd'hui la quarantaine ou la cinquantaine admettent qu'ils ont été des beaux-enfants monstrueux. Car, à l'époque où le beau-père ou la belle-mère est entrée dans leur vie, cette situation n'était pas reconnue. Actuellement, les beaux-enfants vivent la séparation de leurs parents et l'arrivée d'un beau-père ou d'une belle-mère de manière beaucoup plus détendue parce qu'il s'agit d'un phénomène admis par la société.



Jean évoque le côté hâbleur et un peu fanfaron du César de CÉSAR ET ROSALIE...

Il est totalement dans la lignée de César ! En écrivant le scénario, je me suis rendu compte qu'il avait une parenté avec le personnage du film de Sautet : il a à la fois ce côté grande gueule et cet attachement à l'argent, tout en ayant une déchirure intérieure et une vraie tendresse. Je pense qu'on est tous un peu «César» dans certaines situations : on en fait des tonnes parce qu'on a peur de dévoiler ses émotions. Je me suis aussi inspiré de CÉSAR ET ROSALIE dans ma direction d'acteur : j'ai dit à Gérard Darmon que son personnage était volubile, mais qu'il avait une tristesse dans le regard.

D'où viennent les clins d'œil à Jacques Demy ?

Demy est un cinéaste qui donne du plaisir. En me replongeant dans ses films pour en choisir des extraits, je me suis régalé ! Je trouve que le genre musical est la forme suprême du cinéma. Par exemple, la chanson «Make'em Laugh» dans CHANTONS SOUS LA PLUIE veut bien dire ce qu'elle veut dire : il s'agit de faire rire le public et de lui donner du plaisir.

Comment avez-vous choisi les comédiens ?

Marc Lavoine et Gérard Darmon sont des amis de toujours. Avec Marc, les choses se sont passées de manière étrange. Alors que je ne l'avais pas revu depuis des mois, je l'ai croisé par hasard dans la rue et je lui ai parlé de mon film : c'est alors que je me suis rendu compte que le rôle d'Antoine était pour lui. Il y avait comme une évidence à faire ce film ensemble. Dès le lendemain, il m'a rappelé pour me dire qu'il acceptait.

Quant à Gérard Darmon, il émane de lui une force incroyable. En plus, ce qui est formidable avec un acteur de sa génération, c'est qu'il a pris tellement de coups qu'il dégage une humanité évidente, immédiate. On n'a qu'à placer la caméra devant lui et dire «Moteur», et tout est là : sa détresse, sa souffrance et ses bonheurs aussi. Il est comme un virtuose qui aurait travaillé plus que les autres.

Et Barbara Schulz ?

J'avais un souci car je n'avais pas tourné avec des acteurs français depuis neuf ans. J'avais donc un peu perdu de vue les nouveaux visages qui avaient émergé ici. En même temps, cette position me donnait une fraîcheur par rapport au cinéma français : je n'avais aucun *a priori*. Quand j'ai découvert Barbara au théâtre, j'ai trouvé qu'elle était extraordinaire et je l'ai choisie parce qu'à mes yeux, elle fait partie des meilleures actrices françaises.

Ce qui m'a aussi plu chez elle, c'est qu'elle incarne à merveille la petite Parisienne avec sa gouaille et son côté séduisant et sexy. J'ai même accentué cette facette de sa personnalité.

Comment les avez-vous dirigés ?

Le plus important dans le jeu des acteurs du film, c'est que ce sont des gens qui s'aiment. Du coup, ils donnent beaucoup à l'autre. Et la complicité entre Gérard, Marc et moi, à laquelle s'est associée Barbara Schulz, a apporté beaucoup au tournage : ils se sont donnés sans retenue, sans fausse pudeur, et en toute générosité. Sur le plateau, je leur disais : «Allez-y, ne vous souciez pas de moi, faites ce que vous voulez pourvu que vous soyez heureux dans ce que vous faites !» Du coup, ils ont réussi à me surprendre, ce qui est formidable. Car à partir du moment où ils parvenaient à m'émouvoir, je sentais que l'émotion serait décuplée pour le spectateur. Je me suis donc placé en spectateur du film que je dirigeais, tout en laissant aux comédiens une grande liberté.

Le petit Anton Balekdjian, qui interprète Achille, est étonnant de naturel.

J'ai vu beaucoup d'enfants avant de le choisir. Je ne voulais pas d'un gamin au physique trop lisse, mais qui ait une vraie personnalité et qui rende les situations crédibles. Anton avait cette faculté de s'approprier le dialogue, en rectifiant parfois un mot ici et là, pour aller vers plus de justesse. Par ailleurs, je souhaitais qu'il ait un rapport de couple avec Barbara Schulz parce que c'est souvent ce qui se passe dans ce type de famille monoparentale. Anton a très vite compris ce que j'attendais de lui car c'est un enfant d'une grande maturité. Du coup, il était en position d'égalité avec les autres comédiens : quand il discute avec Marc Lavoine, on n'a jamais l'impression d'un petit garçon qui parle avec un adulte. De même, lorsqu'il se rend compte qu'il a fait une erreur, il agit en homme et pas en enfant.

La musique est formidable.

Cela a été une aventure extraordinaire ! Alors que je travaillais au montage, Yann Errera m'a fait écouter un album qu'il avait produit pour que je l'utilise comme musique provisoire. Il s'agissait d'un groupe canadien, Jimmy Darling, que j'ai trouvé formidable et qui fonctionnait à merveille sur le film. Comme si la musique avait été spécialement écrite pour CELLE QUE J'AIME ! Ensuite, Nathanaël Mechaly, avec qui je voulais travailler depuis le début, a écrit une partition très solide. Le plus drôle, c'est qu'il connaissait bien Jimmy Darling ! Du coup, il a repris les chansons du groupe et retravaillé ses orchestrations. Si j'avais dû réunir une telle configuration, j'aurais mis un an. Là, la chance nous a donné un gros coup de main.

Entretien avec Barbara Schulz



Isabelle est une vraie battante !

Elle n'aime pas qu'on lui dise ce qu'elle doit faire. Elle est aux commandes, y compris dans sa relation avec Antoine : c'est elle qui décide du timing. C'est quand elle veut et où elle veut !

Sauf avec son fils...

Elle a beau avoir réglé son problème de couple avec son mari, elle ne s'y prend pas forcément très bien avec son petit garçon, sans forcément s'en rendre compte. Je crois qu'elle lui a laissé prendre trop de place et de pouvoir dans sa vie. Sans être un enfant-roi, Achille a pris la place de l'homme. Toute combative qu'elle soit, Isabelle se fait balader par son fils, comme les autres personnages d'ailleurs.

Comment avez-vous construit votre personnage de Parisienne ?

Cela s'est fait en étroite collaboration avec Elie. Il s'est investi à fond dans la décoration de l'appartement et le choix des costumes. On a tout étudié ensemble : la moindre tenue, une mèche ici, un chapeau là... Il fallait qu'Isabelle ait un côté mode, sans être caricaturale.

Comment êtes-vous arrivée sur le film ?

Elie Chouraqui était venu me voir dans la pièce «En toute confiance» de Donald Margulies, à la Comédie des Champs-Élysées, et m'avait dit qu'il avait apprécié mon travail. Six mois plus tard, il m'a proposé le scénario de CELLE QUE J'AIME : j'ai trouvé que c'était formidable parce que cela avait le talent des comédies sentimentales douces-amères anglaises qui s'appuient sur un fait de société ou sur une situation très ancrée dans la réalité de notre époque. C'était à la fois d'une grande sincérité et d'une loufoquerie incroyable. Deux heures après le casting, Elie m'a rappelée pour me confirmer que j'avais le rôle.

Vous incarnez une jeune femme d'aujourd'hui...

Oui, mais c'est aussi une mère hyperactive qui ne s'en sort pas trop mal dans son boulot ou dans ses relations sentimentales. Bref, pour elle, au début du film, tout est acquis. C'est aussi ce que j'ai aimé dans le scénario : Elie a réussi à traiter avec légèreté et drôlerie un sujet qui, en général, donne lieu à un drame psychologique, avec un personnage de femme qui se débat entre son travail et sa vie familiale. Ce n'est pas du tout le sujet ici.



Est-ce que le rythme du film s'est ressenti sur le plateau ?

Complètement. Elie déborde d'énergie et Guillaume Schiffman, son chef-opérateur, est sur la même longueur d'onde : il était très réactif et a réussi à instaurer une complicité avec les comédiens grâce à son sens de l'humour.

Comment s'est déroulée la scène formidable de l'allergie aux fraises ?

On a pris un très grand plaisir à la jouer. Je crois que ce qui fait qu'elle fonctionne, c'est que les personnages d'un côté de la table ont la mine sombre, tandis que les autres sont morts de rire ! C'est ce qui a donné sa vraisemblance à la scène et qui a permis de la dédramatiser. Il y a là une forme d'humour anglais, pas du tout convenu, qui m'a beaucoup plu.

Comment Elie Chouraqui dirige-t-il ses acteurs ?

Sur un plateau, il fait preuve de beaucoup de sensibilité et de sérénité. Et, dans le même temps, il lui arrive d'être très dissipé et de se laisser gagner par un petit grain de folie ! On sent qu'il s'amuse, ce qui crée une atmosphère enlevée et gaie sur le tournage. Ce qui est formidable, c'est que lorsqu'il dirige une scène avec plusieurs comédiens, on a le sentiment qu'il fait lui-même partie du groupe. Même quand il y a une quarantaine de figurants, il s'adresse à tous pour que tout le monde se sente concerné, comme un véritable chef d'orchestre. Du coup, il n'y a pas de distance entre lui et les acteurs.

Est-ce qu'il laisse une marge de liberté aux comédiens ?

Oui, il est toujours à l'écoute de nos propositions, même s'il sait exactement ce qu'il veut. D'ailleurs, on n'a jamais simplifié les dialogues : on se contentait parfois de remplacer un mot par un autre ou d'ajouter une liaison pour mieux sentir une tirade «en bouche».

Comment s'est passé le tournage avec vos partenaires masculins ?

L'alchimie a pris immédiatement. Avant le tournage, Elie Chouraqui avait organisé des lectures avec tous les comédiens pour qu'on se rencontre. Il n'y a jamais eu de problèmes d'ego et personne n'a cherché à revendiquer le premier rôle ou à se prendre au sérieux. On avait le sentiment d'être une bande de copains qui prenaient du bon temps ensemble. Surtout, on ne ressentait pas de différence entre les moments où la caméra tournait et où elle ne tournait pas : on se parlait de la même façon et on riait de la même façon.

Et avec le petit Anton Balekdjian ?

Il était très à l'aise parmi tous ces adultes, avec un flegme étonnant pour un tout jeune comédien comme lui ! Il était d'une grande sincérité dans son jeu et on n'a jamais eu à le corriger dans ses intonations. Mais Elie ne voulait pas qu'on ait une relation mère-fils classique, lui et moi. Il m'a dit : «Ce n'est pas ton fils, c'est ton mec». Il fallait que d'entrée de jeu, on comprenne pourquoi l'arrivée d'Antoine est un problème pour Achille. Par exemple, c'était à lui de me prendre dans ses bras, et pas l'inverse. Ou encore j'étais censée me balader nue devant lui, et on passait ensemble de vrais week-ends d'amoureux.



Entretien avec Marc Lavoine



Vous connaissiez déjà Elie Chouraqui...

Je l'ai rencontré grâce à ma femme qui est amie avec lui depuis longtemps. J'adore son cinéma et le premier film que je suis allé voir en payant ma place, c'était MON PREMIER AMOUR avec Richard Berry et Anouk Aimée. On a tourné un clip ensemble sur une de mes chansons et il m'a dirigé dans LES MENTEURS. C'est un fan de basket et, comme la plupart des sportifs, Elie a l'esprit collectif et un goût prononcé pour le jeu. Ce qui me plaît chez lui, c'est qu'il est cérébral et qu'il sait aussi prendre un vrai plaisir de gosse à diriger ses acteurs pour créer une atmosphère d'intelligence collective et de rire. Car le sérieux de la situation ne l'empêche pas une légère dérision : on sent dans ses films qu'il y a un flottement libre et des moments de vérité. Comme si les choses vivaient à l'intérieur d'un cadre.

Vous avez très vite donné votre accord à Elie Chouraqui.

J'ai compris que j'étais arrivé à un moment de ma vie où je devais accepter les projets qui me semblaient vraiment importants. La perte d'êtres chers, comme la naissance d'un enfant vous bouleversent et vous font prendre conscience de certaines choses. J'avais envie de travailler avec des proches avec lesquels je me sens en résonance. J'ai dit tout cela à Elie, avant même de lire le scénario.

Qu'est-ce qui vous frappé dans le script ?

D'abord, le fait qu'on me propose un rôle avec un enfant, au moment où j'étais en train de lire trois ou quatre autres histoires racontées du point de vue d'un gamin. Ensuite, j'ai été intéressé par la recherche identitaire des personnages : le quotidien de protagonistes qui n'ont rien d'extraordinaire devient exceptionnel. J'ai vraiment été séduit par la manière d'Elie de mettre en scène des cœurs froissés qui se repassent les uns les autres pour retrouver un peu de bonheur. Tout cela avec l'humour et la dérision nécessaires pour dédramatiser les situations. J'ai trouvé qu'il y avait un charme incroyable dans cette histoire.

Vous incarnez un personnage sensible qui assume sa part de féminité.

Je pense qu'il y a quelque chose de féminin chez Elie et qu'il me l'a transmis. Mais je crois aussi qu'il y a une part de féminité chez d'autres personnages. Par exemple, lorsque Gérard Darmon, qui joue un homme plutôt sûr de lui, parle de l'incontinence familiale au psy, il redevient un enfant et laisse affleurer sa fragilité. Car, pour moi, assumer sa féminité, c'est accorder une place importante à l'amour et à des choses essentielles de manière plus quotidienne.



Votre complicité avec Gérard Darmon est quasi palpable...

On se connaît depuis L'HOMME DE LA RIVIERA de Neil Jordan. Depuis, on s'est toujours retrouvés avec beaucoup de plaisir, dans LE CŒUR DES HOMMES ou dans la musique. Cette amitié nous donne l'occasion de poursuivre une grande conversation qui s'interrompt de temps en temps, et de nous dire des choses importantes, comme si les films qu'on tournait ensemble ne venaient pas complètement par hasard. Je crois vraiment que le fait de partager un plateau, ou d'écrire des chansons ensemble, crée entre nous des liens très forts et nous permet d'avoir des rapports plus authentiques. Je suis très fidèle aux gens avec lesquels je travaille, que ce soit dans la musique ou dans le cinéma.

La relation que vous avez avec le petit Anton Balekdjian semble naturelle et immédiate.

Elle est à l'image de nos rapports dans la vie. Ce n'est pas quelque chose que l'on choisit, mais qui s'impose à vous. Dès qu'on voit Anton, on a envie de le prendre dans ses bras. Pour autant, c'est un garçon très profond, à la fois mystérieux, tendre et mûr, qui inspire le respect. J'ai beaucoup appris avec lui : j'avais l'impression qu'il n'avait pas de doutes et qu'il dominait la situation. C'est un enfant impressionnant en qui j'ai eu confiance en tant que partenaire. Du coup, je m'appuyais contre lui : quand j'étais ridicule ou quand j'étais sérieux, j'avais envie de le lui dire. Il a même une façon de ne rien faire qui est extraordinaire.

Vos personnages sont en rivalité...

Oui, mais il y a surtout de l'attraction entre eux. Chacun se bat pour être avec l'autre : on n'est jamais autant irrité que par les gens qu'on aime le plus. D'emblée, Achille le sent et c'est bien pour cela qu'il va aussi loin. Une sorte de jeu s'installe entre eux et chacun va devoir surmonter plusieurs épreuves avant d'arriver au but. C'est une relation déchirante.

Et Barbara Schulz ?

Je l'avais vue à la télévision, où je l'avais trouvée à la fois pétillante et naturelle - mais jamais en représentation, comme peuvent l'être les «bons clients» qui adorent faire un bon mot quand ils passent à l'antenne. Quand Elie Chouraqui m'a parlé de Barbara pour le film, j'ai trouvé que c'était une idée fraîche et enthousiasmante. C'était une idée de casting libre. Barbara me fait penser à ces actrices de théâtre qui ressemblent à des danseuses : elles répètent un mouvement extrêmement difficile pour vous faire croire qu'il est facile. J'aime beaucoup cette manière de ne pas montrer qu'il y a un effort considérable derrière leur prestation. Il y a chez Barbara une crédibilité vivante qui traverse l'écran. En plus, il se trouve que j'adore le travail que fait son mari à la télévision ! C'était un pur hasard, mais c'est typiquement le genre de coïncidences qui nourrit l'histoire et qui inspire les comédiens.

Comment Elie Chouraqui dirige-t-il ses acteurs ?

La direction d'acteurs d'Elie démarre avant le plateau. C'est un metteur en scène très rassurant qui tient le plafond, même si celui-ci menace de s'écrouler ! C'est un formidable chef d'équipe qui joue avec tous les comédiens. Je lui demandais souvent de me montrer ce qu'il voulait que je fasse parce que je n'aime pas trop l'improvisation. Avec lui, tout se fait dans le rire, même pendant les prises. Mais il sait rendre les choses extrêmement fluides et naturelles.

Qu'avez-vous retenu de ce tournage ?

Le plus important, c'était le sentiment d'être ensemble, bien plus que celui de tourner un film. Comme par hasard, ce film est arrivé au moment où Elie attendait un enfant. Comme si la vague de l'émotion liée à une naissance lui faisait se reposer des questions essentielles et s'intéresser à un sujet fondamental dont on n'aura jamais fini de faire le tour. Du coup, ce film nous a encore plus rapprochés.



Entretien avec Gérard Darmon



Vous connaissez Elie Chouraqui depuis longtemps...

Non seulement cela fait longtemps qu'on se connaît, mais on a découvert récemment qu'on était cousins, ce qui nous a émus. Quand il est venu me voir au théâtre l'année dernière dans «Thalasso» d'Amanda Sthers, j'ai compris après coup qu'il avait en tête de me proposer le rôle de Jean. J'ai été très heureux parce que cela faisait un moment que j'avais envie de travailler avec Elie.

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans CELLE QUE J'AIME ?

J'ai trouvé le scénario bien écrit. C'est une comédie sentimentale moderne. J'ai été séduit par le point de vue de l'enfant qui est un regard de préadolescent intraitable sur son nouveau beau-père, et par le thème de la famille recomposée. D'emblée, les personnages et les situations me parlaient : on a tous été largués et on a tous connu celui ou celle qui nous a succédé. Personnellement, je me suis retrouvé dans la position d'Antoine et dans celle de Jean.

On sent que votre personnage vous a touché.

Ce qui m'a touché, c'est qu'on le sent encore amoureux de sa femme : il n'a pas fait le deuil de cette histoire. Il le dit : «si on remettait les compteurs à zéro ?» Il est prêt à repartir dans la relation avec son ex-femme, et c'est cette blessure ouverte qui le rend fragile et touchant, même s'il sait bien qu'il ne pourra pas renouer avec elle. Il y avait donc aussi cette dimension-là du personnage, et pas seulement son côté grande gueule, parfois arrogant, souvent de mauvaise foi.

Comment vous êtes-vous approprié le personnage de Jean ?

C'est lui qui est entré dans ma peau : je lui ai donné ma propre enveloppe puisque c'est moi qui l'incarne. Quand on interprète un personnage en pleine maturité comme Jean, on fait appel à son propre vécu : on puise dans ses souffrances et ses bonheurs et, pour le reste, on se sert de son imaginaire.

Votre personnage évoque le César de CÉSAR ET ROSALIE. Elie Chouraqui vous en a-t-il parlé ?

Non. Avec Elie, on a surtout communiqué par le regard. On savait tous les deux de quoi on parlait : il n'a pas eu besoin de m'expliquer longuement la psychologie du personnage. C'est l'avantage d'être «mature» : j'ai compris rapidement de quoi il retournait dans les situations que je jouais.

C'est la quatrième fois que vous tournez avec Marc Lavoine.

Sur un plateau, je retrouve parfois chez Marc toutes les questions qui peuvent se poser à moi quand j'enregistre un album. C'est un acteur de grand talent qui a su garder une fraîcheur incroyable. Il a une présence hallucinante et il a une «gueule», ce qui est un atout très important dans ce métier. C'est ce qui fait qu'un acteur existe ou pas. Je crois qu'il a besoin de tourner avec des gens qui le mettent en confiance, et c'était le cas avec Elie.

La complicité a dû être très forte entre vous et vos partenaires.

Oui, et pas seulement entre Marc Lavoine et moi qui nous connaissons déjà très bien. J'ai notamment eu beaucoup de plaisir à tourner avec Barbara Schulz qui est une excellente actrice et qui, du coup, a mis la barre très haut. Elle est d'une grande intégrité dans son travail, elle se donne à fond, elle a une compréhension immédiate de la scène et elle sait laisser de l'espace à ses partenaires.

Comment cela s'est-il passé avec le petit Anton Balekdjian ?

C'était formidable de simplicité. Il n'a pas cherché à «faire l'acteur» et il s'exprime dans le film avec naturel, comme les enfants de son âge. Tout en ayant encore l'insouciance liée à sa jeunesse, il a beaucoup d'énergie et de spontanéité. C'est un garçon très intelligent qui n'a jamais eu de blocage et qui s'est montré d'une docilité extraordinaire.

Comment est-on dirigé par Elie Chouraqui ?

C'est un réalisateur qui, lorsqu'il a choisi ses acteurs, les aime profondément. Il est ouvert à toutes les suggestions possibles. En réalité, il est le premier spectateur de son film et il prend un plaisir inimaginable à observer les acteurs jouer devant lui : il nous est arrivé d'interrompre une prise parce qu'il était à l'œil et que la caméra bougeait tant il riait ! Pour autant, il sait exactement ce qu'il veut, mais il laisse beaucoup de liberté aux acteurs. Je pense par exemple au long travelling dans la rue, où Barbara m'annonce qu'Achille fait pipi au lit : on a tourné sept ou huit prises et, chaque fois, Elie m'encourageait à développer telle ou telle attitude que je lui proposais. Je me suis rarement senti en telle confiance avec un metteur en scène.



Filmographie Elie Chouraqui

2009	CELLE QUE J'AIME
2006	Ô JÉRUSALEM
2001	HARRISSON'S FLOWERS
1996	LES MENTEURS
1993	LES MARMOTTES
1990	MISS MISSOURI
1987	MAN ON FIRE
1984	PAROLES ET MUSIQUE
1982	QU'EST-CE QUI FAIT COURIR DAVID ?
1978	MON PREMIER AMOUR



Filmographie Barbara Schulz

- 2009 CELLE QUE J'AIME de Elie Chouraqui
ERREUR DE LA BANQUE EN VOTRE FAVEUR de Gérard Bitton et Michel Munz
UN HOMME ET SON CHIEN de Francis Huster
DE L'AUTRE CÔTÉ DU LIT de Pascale Pouzadoux
- 2007 LA MAISON de Manuel Poirier
- 2006 JEAN-PHILIPPE de Laurent Tuel
- 2004 SAN ANTONIO de Frédéric Auburtin
LES TEXTILES de Franck Landron
CORTEX de raoul Girard
- 2003 LIVRAISON À DOMICILE de Bruno Delahaye
RIEN QUE DU BONHEUR de Denis Parent
TOUTES LES FILLES SONT FOLLES de Pascale Pouzadoux
IL COURT IL COURT LE FURET de Didier Grousset
- 2002 CORTO MALTESE, LA COUR SECRÈTE DES ARCANES de Pascal Morelli (voix)
- 2001 UN ALLER SIMPLE de Laurent Heynemann
- 1999 REMBRANDT de Charles Matton
LA DILETTANTE de Pascal Thomas Mignot
HYGIÈNE DE L'ASSASSIN de François Ruggieri
- 1994 L'IRRÉSOLU de Jean-Pierre Ronssin
L'HISTOIRE DU GARÇON QUI VOULAIT QU'ON L'EMBRASSE de Philippe Harel
GRANDE PETITE de Sophie Fillières
- 1993 COUP DE JEUNE de Xavier Gélin



Filmographie Marc Lavoine

- 2008 CELLE QUE J'AIME de Elie Chouraqui
LIBERTÉ de Tony Gatlif
KUNG FU PANDA de Mark Osborne et John Stevenson (voix)
- 2007 SI C'ÉTAIT LUI... de Anne-Marie Etienne
Prix d'interprétation masculine
au Festival Les Avant-Premières de Cosne-sur-Loire 2007
- 2006 LE CŒUR DES HOMMES 2 de Marc Esposito
ARTHUR ET LES MINIMOYS de Luc Besson (voix)
- 2004 TOUTE LA BEAUTÉ DU MONDE de Marc Esposito
- 2002 LE CŒUR DES HOMMES de Marc Esposito
- 2001 L'HOMME DE LA RIVIERA de Neil Jordan
BLANCHE de Bernie Bonvoisin
- 1998 LE DOUBLE DE MA MOITIÉ de Yves Amoureux
- 1997 CANTIQUE DE LA RACAILLE de Vincent Ravalec
- 1995 LES MENTEURS de Elie Chouraqui
- 1993 FIESTA de Pierre Boutron
- 1992 L'ENFER de Claude Chabrol
- 1984 FRANKENSTEIN de Alain Jessua

Filmographie Gérard Darmon

- 2008 CELLE QUE J'AIME de Elie Chouraqui
- 2007 LE PIÈGE AMÉRICAIN de Charles Biname
- 2006 DEUX VIES PLUS UNE de Idit Cébula
LE CŒUR DES HOMMES 2 de Marc Esposito
- 2005 LES PARRAINS de Frédéric Forestier
- 2004 EMMENEZ-MOI de Edmond Bensimon
PÉDALE DURE de Gabriel Aghion
- 2003 MARIAGE MIXTE de Alexandre Arcady
- 2002 LE CŒUR DES HOMMES de Marc Esposito
LE BOULET de Alain Berbérian
ASTÉRIX ET OBELIX, MISSION CLÉOPÂTRE de Alain Chabat
- 2001 L'HOMME DE LA RIVIERA de Neil Jordan
3 ZÉRO(S) de Fabien Onteniente
- 1998 LES GRANDES BOUCHES de Bernie Bonvoisin
- 1996 AMOUR ET CONFUSION de Patrick Braoudé
- 1995 POURVU QUE ÇA DURE de Michel Thibaud
LES VICTIMES de Patrick Grandperret
- 1994 LA LUNE ET LE TÉTON de Bigas Luna
- 1993 TOUT ÇA...POUR ÇA de Claude Lelouch
LE VOLEUR ET LA MENTEUSE de Paul Boujenah
LA CITÉ DE LA PEUR de Alain Berbérian
- 1992 LE GRAND PARDON II de Alexandre Arcady
- 1992 PAS D'AMOUR SANS AMOUR de Evelyne Dress
- 1991 LA BELLE HISTOIRE de Claude Lelouch
L'ÉTOILE ET LE VAGABOND de Ann Le Monnier
- 1990 GASPARD ET ROBINSON de Tony Gatlif
POUR SACHA de Alexandre Arcady
- 1989 IL Y A DES JOURS ET DES LUNES de Claude Lelouch
LE PASSEPORT de Gueorgui Daniela
- 1988 SANS PEUR ET SANS REPROCHE de Gérard Jugnot
- 1987 LE BEAUF de Yves Lamoureux
PREUVE D'AMOUR de Miguel Courtois
A TASTE FOR FEARS de Piccio Raffanini
- 1985 LIBERTÉ ÉGALITÉ CHOUCROUTE de Jean Yanne
LES LOUPS ENTRE EUX de José Giovanni
37°2 LE MATIN de Jean-Jacques Beinex
- 1984 NOTRE HISTOIRE de Bertrand Blier
ON NE MEURT QUE DEUX FOIS de Jacques Deray
- 1983 LE GRAND CARNAVAL de Alexandre Arcady
CAP CANAILLE de Juliet Berto
LES PRINCES de Tony Gatlif
- 1982 LE GRAND PARDON de Alexandre Arcady
LA BARAKA de Jean Valere
- 1981 DIVA de Jean-Jacques Beinex
PUTAIN D'HISTOIRE D'AMOUR de Gilles Behat



Liste Artistique

Antoine
Isabelle
Jean
Achille
Anne
Brice
Claire
Steph
Alex
Johana

Marc LAVOINE
Barbara SCHULZ
Gérard DARMON
Anton BALEKDJIAN
Moira GRASSI
Jean-Pierre MALO
Victoria OLLOQUI
Lannick GAUTRY
Marc GROSZ
Liina BRUNELLE

Liste technique

Réalisateur	Elie CHOURAQUI
Producteur	Elie CHOURAQUI
Coproducteurs	MARS FILMS FORECAST PICTURES ARTISTIC IMAGES
Scénaristes	Elie CHOURAQUI Jean-Marie DUPREZ
Producteurs exécutifs	Elie CHOURAQUI Inigo LEZZI
Directeur de la photographie	Guillaume SCHIFFMAN
Chefs monteurs	Jacques WITTA Elie CHOURAQUI Florian SANSON
Chef décorateur	Joana GEORGES ROSSI
Chef costumier	Nathaniel MECHALY
Compositeurs	Jimmy DARLING
Production des musiques	Yann ERRERA